

Les petits voyants de Fatima sur les autels

La signification générale de la béatification des deux petits voyants de Fatima

Par l'abbé Fabrice Delestre

JACINTHE ET FRANÇOIS MARTO seront *les premiers enfants non-martyrs à être béatifiés par l'Église*. François naquit le 11 juin 1908 et mourut le 4 avril 1919, à 10 ans, 9 mois et 25 jours. Jacinthe naquit le 11 mars 1910 et mourut le 20 février 1920, à 9 ans, 11 mois et 9 jours. Jusqu'à la cause de béatification de Jacinthe et François, la Sacrée Congrégation pour la cause des saints « classait aux archives », systématiquement, tous les procès concernant des enfants non-martyrs, étant donné qu'il semblait *difficile d'établir l'héroïcité de leurs vertus*. Les procès de Jacinthe et de François, ouverts à Leiria le 21 décembre 1949 et transmis à Rome en 1979, ont conduit la Sacrée Congrégation à réexaminer cette question qui a été finalement tranchée positivement par l'Official de cette Congrégation, Mgr Casieri. C'est ainsi qu'ont été publiés, le 13 mai 1989, les décrets d'héroïcité des vertus de François et de Jacinthe Marto ¹.

Ce changement de ligne de conduite de la Sacrée Congrégation est tout à l'honneur et à la gloire des deux petits pastoureaux, car elle souligne l'immense générosité de leur esprit de pénitence et de sacrifice, et leur héroïsme dans la pratique de la mortification ; elle *confirme aussi, bien qu'indirectement, la véracité des apparitions de Fatima*, car reconnaître l'héroïcité des vertus des deux petits voyants, c'est signifier qu'ils furent les premiers à s'appliquer à eux-mêmes le contenu du message de Notre-Dame de Fatima, et à le mettre en pratique.

Un exemple touchant, celui du « sacrifice de la corde », illustre d'ailleurs très bien cela et montre très clairement que les trois pastoureaux dépassèrent en générosité dans la mortification ce que le ciel attendait d'eux ; écoutons sœur Lucie nous narrer cet épisode avec toute sa fraîche simplicité :

[Le 19 août 1917] la très sainte Vierge nous recommanda de nouveau la pratique de la mortification, en nous disant pour finir : « Priez, priez beaucoup et faites des

¹ — Voir Frère FRANÇOIS DE MARIE DES ANGES, *Fatima, joie intime, événement mondial*, 2^e éd., Saint-Parres, CRC, décembre 1993, p. 31 et 140, notes.

sacrifices pour les pécheurs ! Beaucoup d'âmes vont en enfer, parce qu'il n'y a personne qui se sacrifie et prie pour elles. »

Quelques jours après, nous suivions un chemin avec nos brebis, et je trouvai un morceau de corde tombé d'une charrette. Je le pris et je m'amusai à l'attacher à un de mes bras. Je ne tardai pas à remarquer que la corde me faisait mal. Je dis alors à mes cousins : « Regardez, cela fait mal ! Nous pourrions nous l'attacher à la taille et offrir à Dieu ce sacrifice. » Les pauvres enfants acceptèrent aussitôt mon idée et nous décidâmes ensuite de partager cette corde entre nous trois. Une pierre aiguë, frappant sur une autre, nous servit de couteau. Soit à cause de la grosseur et de la rudesse de la corde, soit parce que, quelquefois, nous la serrions trop, cet instrument nous faisait souffrir horriblement. Jacinthe, parfois, laissait tomber quelques larmes à cause de la gêne que la corde lui causait. Je lui disais à plusieurs reprises de l'enlever et elle répondait : « Non ! Je veux offrir ce sacrifice à Notre-Seigneur en réparation et pour la conversion des pécheurs. »

(...) Ainsi le 13 septembre approcha. Ce jour-là la très sainte Vierge, après ce que j'ai déjà raconté, nous dit : « Dieu est content de vos sacrifices, mais il ne veut pas que vous dormiez avec la corde, portez-la seulement pendant la journée. » Il est inutile de dire que nous avons obéi ponctuellement à ses ordres ¹.

Jacinthe et François continueront cependant à porter cette corde durant la journée pendant plus d'un an, au moins jusqu'en octobre 1918, puisqu'ils tombèrent malades presque en même temps, au cours de ce mois-ci, et qu'ils remirent tous les deux leurs cordes à Lucie alors qu'ils étaient déjà malades.

Un jour, François me donna la corde de laquelle j'ai déjà parlé, et me dit : « Prends-là ! Emporte-la avant que ma mère ne la voie ! Maintenant je ne suis plus capable de la porter à la ceinture. ² »

Quelques jours après être tombée malade, Jacinthe me remit la corde qu'elle portait en me disant : « Garde-là, car j'ai peur que ma mère ne la voie. Si je vais mieux, je te la redemanderai. » Cette corde avait trois nœuds et était un peu tachée de sang. Je l'ai conservée cachée, jusqu'au moment où je quittai définitivement la maison de ma mère. Après, ne sachant quoi en faire, je l'ai brûlée avec celle de son petit frère ³.

Cet exemple du *sacrifice de la corde* illustre donc parfaitement l'héroïque mortification des deux pastoureaux, ainsi que le fait que ce sont les apparitions de Notre-Dame à Fatima qui sont à l'origine de leur sanctification et de leur sainteté, comme l'a d'ailleurs bien souligné sœur Lucie au père Fuentes le 26 décembre 1957.

(...) Mes cousins François et Jacinthe se sont sacrifiés parce qu'ils ont vu la très sainte Vierge très triste en toutes ses apparitions. Elle n'a jamais souri avec nous et cette tristesse, cette angoisse que nous remarquions chez elle, à cause des offenses à Dieu et

¹ — Voir *Mémoires* de sœur LUCIE ; 2^e édition en français, mai 1991 (réimprimée en août 1997), « Deuxième Mémoire », p. 79 et 81.

² — *Ibid.*, « Deuxième Mémoire », p. 96 et 98.

³ — *Ibid.*, « Deuxième Mémoire », p. 96 et 98.

des châtiments qui menacent les pécheurs, pénétrait notre âme et nous ne savions qu'inventer en notre petite imagination enfantine comme moyens pour prier et faire des sacrifices. (...) L'autre chose qui sanctifia les enfants vint de la vision de l'enfer (...) ¹.

Le 17 novembre 1935, sœur Lucie écrit à Mgr Correia da Silva, évêque de Leiria, une lettre où elle le remerciait de lui avoir envoyé la photographie du visage intact de Jacinthe, photographie prise à l'occasion de l'exhumation des restes mortels de la petite voyante. Elle écrivait ces belles paroles à propos de Jacinthe :

J'espère que le Seigneur, pour la gloire de la très sainte Vierge, lui accordera l'auréole des saints. Elle n'était enfant que par l'âge. Elle savait déjà pratiquer la vertu et montrer son amour à Dieu et à la très sainte Vierge par la pratique du sacrifice.

A sa compagnie, je dois en partie la conservation de mon innocence. C'est admirable comme elle avait compris l'esprit de prière et de sacrifice que la très sainte Vierge nous demandait ².

Il est touchant de constater que François et Jacinthe furent déclarés vénérables ensemble, et seront béatifiés ensemble : en effet, ils forment tous les deux un ensemble très harmonieux, car si leurs deux physionomies spirituelles sont très différentes, elles sont aussi très complémentaires, et en dépendance directe des apparitions et des paroles de l'ange et de Notre-Dame. Sœur Lucie a résumé en une seule phrase de son IV^e Mémoire cette différence de vocation de ses deux petits cousins :

Tandis que Jacinthe paraissait préoccupée par l'unique pensée *de convertir les pécheurs et de préserver les âmes de l'enfer*, François paraissait penser seulement à *consoler Notre-Seigneur et Notre-Dame* qui lui avaient paru si tristes ³.



¹ — Voir Frère FRANÇOIS DE MARIE DES ANGES, *ibid.*, p. 284.

² — ID., *ibid.*, p. 251, Annexe : « Le transfert des restes mortels de Jacinthe ».

³ — Voir *Mémoires* de sœur LUCIE, p. 144.

L'année sainte 2000 et le jubilé œcuménique

Nous avons commencé, dans notre numéro 29 (page 191 et suivantes), la reproduction des articles de la série qui paraît dans *Le Sainte Anne* (bulletin du prieuré Sainte-Anne de la Fraternité Saint-Pie X, avenue de Beauvais, 22100 Lanvallay) pour préparer les fidèles aux grâces de l'année sainte et les mettre en garde contre le jubilé œcuménique. Voici maintenant des extraits des articles parus dans les numéros 105 à 112 du *Sainte Anne*.

Cette série est divisée en deux parties : 1. – l'année sainte, histoire et esprit ; 2. – le jubilé œcuménique. Pour la deuxième partie, nous avons modifié l'ordre de parution des textes du *Sainte Anne* pour les ranger par thèmes.

Le Sel de la terre.

— I —

L'année sainte

Histoire des années saintes

• *Un Jubilé tous les 25 ans à partir de 1475*

Le pape Paul II (1464-1471) pensa, comme Urbain VI, que beaucoup de fidèles ne pourraient profiter du Jubilé s'il n'était célébré que tous les cinquante ans ; pour cette raison il ordonna par une bulle du 19 avril 1470, qu'il serait célébré tous les vingt-cinq ans à partir de 1475, ce qui s'est toujours pratiqué depuis.

Pontifes et cardinaux travaillèrent à embellir la ville en vue du Jubilé : l'ancien pont de Janicule, *Ponte Rotto*, fut reconstruit et reçut le nom de *Ponte Sixto* ; l'aqueduc de l'*Acqua Vergine* fut rétabli ; l'hôpital du Saint-Esprit (auprès de Saint-Pierre, aujourd'hui en restauration) fut aménagé pour recevoir les pèlerins ; de nombreuses églises furent réparées ou embellies. « Il n'était peut-être pas dans toute la ville, dit Sigismondo de Conti, une seule chapelle que le pape n'eût restaurée pour l'année du Jubilé. »

Cependant l'affluence des pèlerins ne fut pas ce qu'on attendait : à Noël de 1474, il y avait peu de monde à Rome. Après Pâques, le nombre des pèlerins, surtout en provenance du Saint Empire, augmenta. Ferdinand de Naples, Christian de Danemark, Charlotte de Chypre se rendirent à Rome. Au mois de novembre, le Tibre ayant débordé, il fallut se rendre en bateau à Saint-Paul-hors-les-murs ; la peste et la malaria sévirent dans les

quartiers inondés. Devant cette situation, le pape Sixte IV décida que le Jubilé pourrait être célébré pendant le temps de Pâques de l'année 1476 à Bologne. Un nombre incalculable de pèlerins afflua en cette ville et les aumônes du Jubilé furent appliquées à la guerre contre les Turcs mahométans.

• *Le Jubilé de l'an 1500*

Par la bulle *Consueverunt* du jeudi saint 12 avril 1498, le pape Alexandre VI (1492-1503) annonça le Jubilé de l'an 1500.

Le pape procéda en personne la veille de Noël, 24 décembre 1499 : il avait eu soin de régler à l'avance tous les détails de la cérémonie. Vêtu de tous les ornements pontificaux il se dirigea vers la Porte sainte de la basilique Saint-Pierre. Là on lui remit un marteau, symbole de la puissance qui lui a été confiée et en vertu de laquelle « il ouvre et personne ne ferme, il ferme et personne n'ouvre » (Ap 3, 7) puis il frappa quelques coups. Les maçons achevèrent la démolition. Ce travail prit une demi-heure. Le pape, tenant de la main gauche un cierge allumé, pénétra le premier par la Porte sainte dans la basilique, où la procession le suivit en entonnant le *Te Deum* ; après quoi furent chantées les vêpres. Les cardinaux désignés accomplirent la cérémonie dans les trois autres basiliques.

Le 14 avril, le pape fit la visite des quatre principales églises pour gagner l'indulgence du Jubilé. Le pape permit, pour la première fois, l'application de l'indulgence plénière aux âmes du purgatoire.

Les pèlerins vinrent en grand nombre, sans égaler toutefois ceux des jubilés de 1300 ou 1350. « L'univers entier était dans Rome » écrit Sigismond de Conti.

Après quelques jours de pluies incessantes, le 1^{er} novembre 1500 le Tibre se mit à sortir de son lit. En quelques heures, le chemin du Vatican fut impraticable. Au mois de décembre le pape accorda une prolongation du Jubilé, pour Rome, jusqu'à l'Épiphanie. Par une pratique régulièrement suivie depuis, il étendit l'indulgence du jubilé à tous les fidèles d'Italie d'abord, du monde entier ensuite, à condition de donner une aumône pour la guerre contre les Turcs musulmans qui progressaient dans les Balkans après avoir pris Constantinople en 1453.

Avec ce Jubilé – le dernier célébré dans l'antique basilique constantinienne – se clôt la période de formation des années saintes dont le cérémonial ne subira plus que de légères modifications.

• *Les années saintes dans la première moitié du XVI^e siècle*

Les années du pontificat de Clément VII (1523-1534) furent marquées par la révolution religieuse de Luther et de Calvin et par l'avancée de l'Islam en Europe centrale. L'hérésie se répandit rapidement en Europe du nord à la faveur d'une guerre fratricide entre François 1^{er} et Charles-Quint. Malgré ces troubles politiques, Clément VII proclama l'année sainte pour l'année 1525 : il respectait le délai des vingt-cinq ans prescrit par Paul II. Les pèlerins furent peu nombreux à Rome en raison des difficultés du temps. Saint Gaëtan de Thiène († 1547) était dans la Ville éternelle au cours de l'année sainte. Son esprit de charité fut à l'origine de la fondation d'institutions pour les plus pauvres et son esprit

sacerdotal conçut la fondation de l'Ordre des Clercs réguliers (Théatins) comme réponse concrète à la révolution luthérienne. Pour la première fois, une médaille fut frappée pour commémorer l'événement jubilaire. Sur un côté de la médaille, la crèche de Bethléem rappelait le commencement de l'année sainte à Noël et, sur l'autre côté, au-dessus de l'image du pape Clément VII, on voyait saint Pierre qui montrait la porte du ciel entrouverte. L'inscription éclairait le sens de la scène : « Et les portes du ciel sont entrouvertes. »

Vingt-cinq ans plus tard, la situation politique dans la Chrétienté était déjà meilleure. Bien que la Contre-Réforme fût loin d'être achevée, les heureux résultats du concile de Trente se laissaient entrevoir. Le pape Jules III (1550-1555) inaugura l'année sainte par la bulle *Si pastores ovium* du 24 février 1550. Il ouvrit lui-même la Porte sainte, de manière très solennelle.

Malheureusement, la disette régnait dans la péninsule italienne. Les difficultés d'approvisionnement se faisant douloureusement sentir, le pape fit venir du blé en abondance. Mais l'immense multitude de pauvres et de fidèles qui se trouvaient à Rome pour le jubilé demandait d'autres soins. Ce fut saint Philippe Néri († 1595) qui, alors simple laïc, eut la pensée de fonder un asile charitable pour recevoir et servir les pèlerins démunis. Ainsi fut créée en l'église de Saint-Sauveur in Campo, l'archiconfrérie de la Très-Sainte-Trinité. On vanta très vite les mérites de cette œuvre : service parfait, excellente nourriture, multiples soins prodigués aux pèlerins.

Michel-Ange († 1564), vieux et malade, accomplit les visites aux basiliques majeures à dos de cheval. On vit Palestrina († 1594), assister aux liturgies magnifiques qui élevaient l'âme des pèlerins.

Rome était renouvelée par l'influence de la véritable réforme catholique. Non seulement dans la Curie, mais dans tous les rangs de la société, on était revenu à une vie vraiment chrétienne ; les pèlerins du jubilé pouvaient admirer les vertus d'Ignace de Loyola, de François Borgia, de Philippe Néri. Le concile de Trente, les œuvres de charité et le jubilé étaient ainsi la réponse aux hérétiques qui tentaient – en vain – de détruire l'Église en Europe.

• 1575 : le jubilé de la restauration

En 1575, la situation de l'Église était meilleure encore qu'en 1550. Le concile de Trente (1545-1563) était terminé et l'application de ses décrets par une série de grands papes, dont saint Pie V (1566-1572), produisait des fruits salutaires. Dès 1573, Grégoire XIII (1572-1585) commença les préparatifs du jubilé : il fit restaurer les rues et les ponts de la Ville sainte, les prix des denrées furent fixés, la hausse des loyers interdite à Rome pendant l'année jubilaire et les divertissements du carnaval supprimés.

La constitution *Dominus ac Redemptor* fut publiée le 20 mai 1574, jour de l'Ascension. Ce jour fut désormais conservé pour cette promulgation.

A l'ouverture de la Porte sainte, le 24 décembre 1574, plus de 200 000 pèlerins étaient massés sur la place Saint-Pierre. Le pape Grégoire XIII donna un coup si violent avec le marteau qu'il se brisa. Il fut blessé au doigt... Une fois le rituel accompli, la foule se

précipita vers la Porte sainte. Plus de cinquante pénitenciers, munis de pouvoirs extraordinaires, étaient à demeure à Saint-Pierre, trente à Saint-Jean de Latran, autant à Sainte-Marie-Majeure et à Saint-Paul et près de soixante à l'Ara-Cœli. Quant aux Jésuites, ils devaient souvent rester à leur confessionnal jusqu'à la nuit, dans leur nouvelle église du Gésu. Malgré cela, les pèlerins attendaient quelquefois huit à dix jours avant de pouvoir se confesser.

La restauration catholique entreprise par le concile de Trente suscita des prédicateurs zélés qui prêchaient les vérités de la foi. Les pèlerins entendirent la voix du jésuite François de Tolède, celles du capucin Alfonso Lupo et du minorite Francesco Panigarola.

Le pape donna aussi l'exemple d'un saint zèle. Il fit six fois le pèlerinage aux quatre églises prescrites et gravit à genoux – malgré son grand âge – le saint Escalier (*Scala santa*). Ce que Philippe de Néri avait semé pendant des années portait maintenant des fruits au centuple : la confrérie de la Sainte-Trinité prit à sa charge plusieurs dizaines de milliers de pèlerins et la noblesse comme la bourgeoisie rivalisaient en œuvres de charité : Rome était vraiment la cité sainte.

Cette charité épargna à la Ville éternelle la peste qui ravagea, cette année-là, une grande partie de l'Italie.

• *Le Jubilé de 1600 : l'exemplaire charité de Clément VIII*

Ce fut le pape Clément VIII¹ (1592-1605) qui publia la bulle *Annus Domini placabilis* le 18 mai 1599. Elle fut l'occasion pour lui de dresser un bilan de ce terrible XVI^e siècle qui vit la Chrétienté ravagée par le protestantisme luthérien, calviniste et anglican.

La maladie l'empêcha d'ouvrir à Noël la Porte sainte. Il le fit le 1^{er} janvier. L'année sainte fut profondément marquée par la présence du pape² : doux, intelligent, modeste, il travaillait jusqu'à s'épuiser et pratiquait une charité sans limites pour soulager les pèlerins ; il leur offrit, par exemple, toutes les offrandes qu'il recevait. Pendant l'année jubilaire, ce saint pape fit, nu-pieds, soixante-dix visites aux quatre basiliques ; chaque samedi, il montait à genoux la *Scala santa*, entendait lui-même les confessions, visitait les hospices (entre autres, celui de l'archiconfrérie de la Sainte-Trinité), servait les pèlerins et leur lavait les pieds ; il en recevait douze à sa table tous les jours.

Le chiffre des fidèles pendant l'année jubilaire avoisina trois millions dont 300 000 Français. Rome eut la visite de plusieurs souverains : les rois du Portugal, de Castille, d'Aragon, de Naples et du Danemark. Le célèbre historien de l'Église, Baronius et le saint cardinal Bellarmine prirent une part active au jubilé, l'un défendant l'Église par ses écrits, l'autre attaquant le protestantisme pour ramener les hérétiques à la vérité. Il faut signaler, à ce sujet, la conversion d'Étienne Calvin, parent de l'hérésiarque, qui fut baptisé par le pape et qui entra dans l'ordre des Carmes.

Saint Camille de Lellis (1550-1614) fut lui aussi toute charité pour les malades : la gratuité des soins et des services était de rigueur chez les pères Camilliens avec obligation

¹ — Ce Pape leva la double excommunication de Henri IV en 1595 et condamna l'Édit de Nantes en 1598.

² — Tous les soirs Baronius entendait sa confession.

pour eux de rester nuit et jour avec les malades. Quoique l'usage ne soit pas alors répandu d'étendre à toute l'Église le jubilé romain, le pape accorda cette grâce à la ville de Thonon, la demande lui en ayant été faite par la duchesse de Savoie. Et c'est ainsi que l'évêque du lieu, saint François de Sales, inaugura solennellement le jubilé le 25 mai 1600.

Sans aucun doute le jubilé de 1600 fut le plus grandiose de tous ceux célébrés jusqu'alors.

• **1625 : Urbain VIII et la Rome baroque**

La treizième année sainte, celle de 1625, tomba au début du pontificat d'Urbain VIII (1623-1644). Le pape proclama le jubilé par la bulle *Omnes gentes plaudite manibus* du 29 avril 1624.

Le 24 décembre 1624, le pontife ouvrit la Porte sainte de la basilique Saint-Pierre en présence du prince Ladislav de Pologne qui fut ensuite nommé surnuméraire de la basilique pour pouvoir tenir dans ses mains et montrer aux fidèles les reliques de la sainte Face (voile de sainte Véronique) et la sainte Lance qui transperça le cœur de Jésus.

Par une bulle du 30 janvier 1625, Urbain VIII transférait la visite jubilaire de Saint-Paul-hors-les-Murs à la basilique Santa Maria in Trastevere¹.

L'affluence des pèlerins, dans un climat architectural déjà baroque, fut immense. Les pèlerins découvrirent la façade de Saint-Pierre construite de 1607 à 1614 sur les plans de Maderno et les premiers travaux du baldaquin² de Saint-Pierre entrepris en 1624 par Le Bernin (1598-1680).

Suivant l'exemple de Clément VIII, le souverain pontife se rendit à pied dans les basiliques jubilaires et servit les pèlerins à l'hôpital de la Trinité. Il confessait dans la basilique Saint-Pierre, recevait chaque jour douze pèlerins et distribuait lui-même les aumônes. Par une heureuse inspiration, Urbain VIII étendit les effets spirituels de l'année sainte à tous ceux qui ne pouvaient se rendre à Rome auprès des tombeaux des apôtres. C'était le cas des cloîtrés, des anachorètes, des ermites, des malades et des prisonniers (Lettre *Pontificia sollicitudo* du 29 janvier 1625).

• **Splendeurs de l'année sainte 1650**

Les chroniques qui relatent le jubilé de 1650 sont peu nombreuses. Cependant nous savons que plus d'un million de fidèles vinrent à Rome cette année-là. Les pèlerins arrivaient le plus souvent à Rome par la *porta del Popolo* (porte du Peuple³, au nord-ouest de Rome) ; pendant les épidémies, les portes étaient fermées, et on vérifiait la santé de tous.

¹ — Cette basilique fut édifiée à l'emplacement où surgit, en 38 avant Jésus-Christ, une source d'huile, la *fons olei*, qui s'écoula pendant une journée entière. Ce miracle, survenu dans le quartier juif de Rome, annonçait les temps marqués de la venue de l'Oint du Seigneur et de la grâce qu'il allait répandre sur le monde.

² — « Le Bernin dressa un baldaquin, c'est-à-dire qu'il porta aux dimensions colossales d'un monument, l'appareil d'étoffe que l'on avait coutume de déployer au-dessus du Saint-Sacrement dans les processions. Il rendit stable, puissant et gigantesque ce qui demeurait provisoire et mobile » Victor TAPIE, *Baroque et Classicisme*, collection Pluriel, 1996, p. 137.

³ — En 1655, lors de la venue à Rome de la reine Christine de Suède, fille du calviniste et sanguinaire Gustave-Adolphe, convertie au catholicisme, le Bernin décora la façade intérieure de la porte.

Lors de la cérémonie d'ouverture de la Porte sainte, le nombre de pèlerins était si grand que le pape Innocent X (1644-1655) faillit être piétiné. Le souverain Pontife observa toutes les règles du cérémonial. Il fut comme ses prédécesseurs plein de charité pour les pèlerins.

Les processions furent somptueuses et toujours accompagnées de chœurs et de chants. Philippe IV d'Espagne vint à Rome avec sa suite et avec plus de trois cents voitures.

De même qu'Urbain VIII avait confié l'achèvement de la basilique Saint-Pierre au Bernin, Innocent X confia vers 1650 la rénovation de Saint-Jean-de-Latran à Borromini (1599-1667). Le pape demanda au même architecte de transformer en chapelle de famille l'église *Sant'Agnese in Agone* et lui fit réaliser l'aménagement baroque ¹ de la *piazza Navona*.

Innocent X accorda les plus grandes facilités aux religieuses, aux ermites et aux prisonniers pour qu'ils obtiennent l'indulgence. Il y eut, pendant cette année sainte, écrit le père Molién, « un grand nombre de conversions, parmi les hérétiques, les protestants, les juifs et même les mahométans ² ».

En 1651, Innocent X étendit – pour la première fois – le bénéfice du jubilé de 1650 à tout l'univers catholique.

• 1675 : le jubilé de Christine de Suède

Lorsque le cardinal Emilio Altieri fut élu Pape en 1670, il avait quatre-vingts ans. Il accepta le pontificat à contrecœur à cause de son âge. Il prit le nom de Clément X et régna jusqu'en 1676.

Il avait la piété et la douceur de son prédécesseur (Clément IX) et fut en même temps un grand politique. Le pape soutint entre autre Jean Sobieski dans la lutte contre les Turcs ottomans déjà avancés en Europe centrale. Mais il dépensa surtout son énergie dans la préparation et dans la célébration de l'année sainte. Ce fut le 16 avril 1674 par la bulle *Ad Apostolica vocis oraculum* qu'il invita les fidèles à « accourir tout joyeux dans la ville de Rome, la cité sainte ». L'invitation de Clément X, faite avec un optimisme plein d'espérance eut un retentissement formidable dans toute la Chrétienté. Les pèlerins vinrent très nombreux, accueillis par deux confréries : celle de la Sainte-Trinité et celle du saint Crucifix en l'église Saint-Marcel. Ces confréries poursuivaient leur apostolat dans le même esprit insufflé par saint Philippe Néri au siècle précédent. Les fidèles catholiques y trouvaient réconfort et soutien (spirituel et matériel) après les longues journées de route.

Parmi les pèlerins de cette année jubilaire, on vit la reine Christine de Suède qui s'était convertie du calvinisme au catholicisme. Elle avait renoncé au trône de Suède et avait été accueillie à Rome par le Pape Alexandre VII. Elle était à elle seule tout un symbole : celui de la reconquête des âmes au catholicisme romain. La reine Christine fut

¹ — « Les circonstances spirituelles et matérielles favorables, le prestige retrouvé par la papauté, (...) le grand nombre et l'infatigable activité des artistes à son service, ont fait que, malgré toute l'abondance et la variété des apports antérieurs, c'est le baroque qui définit de façon prépondérante la physionomie de la Ville. » Jean MAURY et René PERCHERON, *Itinéraires romains*, Paris, Lethielleux, 1950, p.430.

² — A. MOLIEN, *Le Jubilé*, Paris, Cerf, 1933, p.44.

présente à toutes les cérémonies du jubilé, à commencer par l'ouverture de la Porte sainte, le 25 décembre 1674. Elle se fit remarquer en réprimandant à haute voix quelques protestants – qu'elle connaissait – et qui ne s'étaient pas agenouillés lorsque le mur de la Porte s'écroula ! Rome la vit à tous les pèlerinages jubilaires. A sa mort, cette reine eut les honneurs de la sépulture à Saint-Pierre de Rome ; sa tombe se trouve derrière le premier pilier de droite en entrant dans la basilique.

Le pape, malgré son grand âge, ne manqua pas de se rendre dans les basiliques et dans les lieux où se trouvaient les pèlerins malades. Tous les chroniqueurs rapportent la grande charité du Pontife en même temps que la splendeur des cérémonies. Clément X canonisa Gaëtan deThiene, Louis Bertand, Philippe Benizi et Rose de Lima, la première sainte d'Amérique latine.

L'esprit des années saintes

• *Les thèmes de la Porte sainte de Saint-Pierre*

Les épisodes de la Porte sainte gravés dans le bronze ¹ résument l'histoire du salut. Voici la signification des gravures et les textes qui les accompagnent :

1. — Le chérubin à la porte du Paradis. L'arbre de la connaissance du bien et du mal et le serpent tentateur.

2. — Adam et Ève chassés du Paradis. *Quod Heva tristis abstulit*, « Ce que la malheureuse Ève a ôté... ». Adam courbé sous le poids de la malédiction de Dieu. Ève, couverte de honte, dissimule son visage en le couvrant de son bras.

3. — L'annonce faite à Marie. ...*Tu reddis almo Germine*, « Vous le rendez par le divin Enfant [le bienfaisant Rejeton]. »

4. — L'ange de l'annonciation. L'ange est représenté en position droite. Il offre une rose à la Vierge Marie.

5. — Le baptême de Jésus dans le Jourdain. *Tu venis ad me ?* « C'est toi qui viens à moi ? »

6. — La brebis perdue. *Salvare quod perierat*, « Sauver ce qui était perdu. »

7. — Le Père miséricordieux. *Pater, peccavi in calum et coram te*, « Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. »

8. — La guérison du paralytique. *Tolle grabatum tuum et ambula*, « Prends ton grabat et marche. »

9. — La pécheresse pardonnée. *Remittuntur ei peccata multa*, « De nombreux péchés lui sont remis. »

10. — Le devoir du pardon. *Septuagies septies*, « Soixante-dix fois sept fois. »

¹ — Les deux battants en bronze que l'on peut voir actuellement remplacent une porte en bois qui fut inaugurée par Benoît XIV en 1748 et qui resta en place jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. L'évêque de Basilea-Lugano, Mgr Francesco von Streng, pour témoigner la reconnaissance du peuple suisse qui fut épargné pendant la guerre, prit l'initiative d'offrir au pape Pie XII les nouveaux battants de la Porte sainte de la basilique Saint-Pierre. Pie XII la bénit au cours de la cérémonie solennelle d'ouverture du jubilé à la Noël 1949, il y a cinquante ans.

11. — Le reniement de saint Pierre. *Conversus Dominus respexit Petrum.*, « Le Seigneur, se retournant, fixa son regard sur Pierre. »

12. — Le paradis à un malfaiteur. *Hodie mecum eris in paradiso*, « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. »

13. — L'apparition à saint Thomas. *Beati qui crediderunt*, « Bienheureux ceux qui ont cru. »

14. — L'apparition de Jésus ressuscité dans le Cénacle. *Accipite Spiritum Sanctum*, « Recevez l'Esprit-Saint. »

15. — L'apparition du Christ ressuscité à Saul. *Sum Jesus quem tu persequeris*, « Je suis Jésus que tu persécutes. »

16. — L'ouverture de la Porte sainte. *Sto ad ostium et pulso*, « Je me tiens à la porte et je frappe. »

Au pied de la Porte sainte se trouvent deux inscriptions latines : l'une d'entre elles transmet les données chronologiques de la Porte (Épigraphe a), l'autre exprime le souhait que ceux qui franchiront le seuil du temple reçoivent des biens spirituels (Épigraphe b). Pour cette dernière on peut lire : « Que les sources de la grâce divine jaillissent d'ici en abondance, purifient les âmes de tous ceux qui entrent, les restaurent en leur donnant la paix divine et les revêtent de la vertu chrétienne. année sainte 1950. »

• *L'esprit d'un pèlerinage à Rome lors d'une année sainte*

Depuis Boniface VIII, les papes n'ont cessé de rappeler dans leur bulle d'indiction l'esprit qui doit animer les pèlerins en visite à Rome pendant l'année sainte. A méditer avant de prendre la route...

Dans la bulle de promulgation du jubilé universel de l'année sainte 1900, le pape Léon XIII écrit :

Rome, ô fils bien-aimés, vous invite avec amour à venir à elle, tous tant que vous êtes et où que vous soyez et à qui il est possible de la visiter. Mais il convient que, dans ce temps sacré, un catholique, s'il veut être conséquent avec lui-même, ne séjourne à Rome qu'avec la foi chrétienne pour compagne. Il faut qu'il renonce au spectacle intempestif des choses légères et profanes pour diriger plutôt son esprit vers ce qui peut inspirer la religion et la piété. Et ce qui pourra surtout lui inspirer ces sentiments, ce sera de considérer le caractère naturel de cette cité et la marque divine qui lui a été imprimée. Entre toutes les villes de la terre, Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, a choisi la seule ville de Rome pour une mission plus élevée et plus qu'humaine, et il se l'est consacrée. C'est là qu'il a établi, après une longue et mystérieuse préparation, le siège de son empire ; c'est là qu'il a ordonné que s'élèverait, durant la perpétuité des temps, le trône de son vicaire...

En 1925, Pie XI écrit :

A Rome aussi, votre piété trouvera un accès facile aux antiques catacombes, aux tombeaux des Princes des apôtres, aux châsses contenant les reliques des plus glorieux

martyrs ; ici, il vous sera loisible de visiter les temples élevés par les siècles en l'honneur de Dieu et des saints, chefs-d'œuvre de magnificence et d'art que l'univers a toujours admirés et qu'il admirera à jamais. Ces monuments de la religion chrétienne, c'est pieusement, c'est en priant qu'il convient de les visiter ; à Rome, en effet, vous ne devez point vous comporter comme des touristes ou des hôtes ordinaires. Bien au contraire, vous éviterez toutes les distractions profanes ; vous serez toujours imprégnés de l'esprit de pénitence, tant abhorré du naturalisme contemporain ; vous distinguant principalement par la modestie dans le regard, la démarche et le vêtement ; vous n'aurez en toute votre conduite que le souci de vos intérêts spirituels.

Pie XII, pour l'année sainte de 1950, rappelle l'esprit de piété qui doit animer les pèlerins :

Nous vous invitons paternellement à vous rendre à Rome très nombreux durant le cours de l'année sainte. Nous disons à Rome, qui pour les chrétiens de toutes nations est comme une seconde patrie. (...) Dans la splendeur des basiliques, dans la beauté des liturgies solennelles, dans la pénombre des antiques cimetières chrétiens près des insignes reliques des saints, vous respirerez une atmosphère de sainteté, de paix et d'universalité, qui procurera à votre vie un profond renouvellement chrétien. (...) Chers fils, des pèlerinages de cette sorte ne doivent pas être entrepris à la façon de ceux qui ont coutume de voyager pour leur plaisir, mais avec ce grand esprit de piété qui, dans les siècles précédents, se remarquait chez les fidèles de toutes classes et de toutes races, ayant su, pour atteindre Rome même à pied, surmonter les obstacles de la route, dans le but d'effacer leurs péchés par les larmes de la pénitence et d'implorer de Dieu le pardon et la paix.

Dans sa bulle d'indiction Clément VIII rappelle l'esprit véritable d'un jubilé, temps favorable aux hérétiques pour revenir en la sainte Église catholique, seule arche de salut¹ :

Voicy dans peu de jours l'an du jubilé tant agréable et souhaité du peuple chrestien, qui est le Mil-six-centiesme depuis le salutaire enfantement de la sainte Mère de Dieu, Marie tousjours Vierge, lequel nous célébrons selon que c'est la coustume. (...) Qu'un chascun principalement en ce temps du jubilé se retire du mauvais chemin et retourne à Nostre Seigneur avec un coeur pur et net, une conscience bonne et une foy non feinte, parce que nostre Dieu est clément et miséricordieux, plein de compassion et qui remet la punition de ceux qui font vraye pénitence. (...) Nous appelons et invitons noz très-chers fils en Jésus-Christ à la sainte et très agréable célébrité de ce jubilé mais nous sommes espoinçonnez d'une tres grieve douleur, nous remettans devant les yeux de nostre pensée combien de grandes nations et peuples se sont misérablement retranchez de l'unité et communion de l'Église catholique et apostolique, lesquels en la dernière précédente centeine, marchans avec nous en ceste une, catholique et apostolique Église ont célébré, avec grande joye et exultation spirituelle le saint An

¹ — *Le Grand Jubilé pour l'an mil six cens octroyé par Nostre S. Père le Pape Clément VIII.* A Paris, chez Rollin Thierry. MDXCIX (1599).

dudit jubilé. Et cependant, vous, noz enfans obéissans et catholiques, ayans reçeu la bénédiction de Dieu et de Nous, venez, montez en ce lieu que Nostre Seigneur a élu, venez à la Sion spirituelle, et à la sainte Hierusalem, non pas de lettre mais d'esprit, d'où depuis le commencement que l'Église a pris naissance, la loy de Nostre Seigneur et la lumière de la Vérité évangélique s'est départie et a escoulée à toutes les nations et peuples de la terre. (...) C'est l'heureuse Cité, la Foy de laquelle est annoncée par tout le monde, ayant esté louée par la bouche apostolique, en laquelle les très-heureux apostres saint Pierre et saint Paul, ont mesme respandu toute doctrine et leur sang. (...) Icy est la prière de la foy, icy est la fontaine de l'unité sacerdotale, icy est la doctrine de la pure vérité, icy sont les clefs du royaume des cieux et la souveraine puissance de lier et de délier, icy enfin est le trésor de l'Église, plein des sacrées indulgences qui ne peut estre épuisé pour les fidèles purgez des taches de leur péchez, entrans avec joye devant la face de Nostre Seigneur, non plus selon les préceptes de l'ancienne loy, qui avait seulement l'ombre des biens à venir, ny selon la coustume des Hébreux, auxquels toutes choses avenaient en figure.

Dans ses numéros 107 et 108, *Le Sainte Anne* a donné des extraits des sermons de Mgr Lefebvre à Saint-Jean-de-Latran et à la basilique de Maxence, en mai 1975. Nous avons publié le premier dans *Le Sel de la terre* 29, page 205.

Depuis le numéro 110, *Le Sainte Anne* a commencé une présentation succincte des principales basiliques de Rome.

*
* *

— II —

Le jubilé œcuménique Les « temps forts » du jubilé *

Chaque mois, quotidiens et revues apportent des éclaircissements et des aveux sur les préparatifs et le déroulement du jubilé. En voici des spécimens.

25-27 février 2000 : un congrès d'études
sur la mise en œuvre de Vatican II

« Ce Jubilé apparaît à nos yeux comme le mouvement en retour du concile Vatican II, comme son sommet d'accomplissement » (cardinal Etchegaray à Jean-Paul II, le

* — Nous avons modifié l'ordre de parution des textes du *Sainte Anne*, pour les ranger par thèmes. (NDLR.)

16 février 1996 ; dans *Tertium millennium*, 1996, page 68).

Voilà pourquoi les modernistes ont décidé d'organiser, du 25 au 27 février 2000, un congrès d'étude sur la mise en œuvre du concile œcuménique Vatican II. *Errare humanum est, perseverare diabolicum...*

• La revue *Les Questions actuelles* (n° 5, janvier/février 1999) a interrogé Mgr Jacques Perrier, évêque de Tarbes et Lourdes, président du *Comité national pour l'année jubilaire 2000*. Les réponses ne manquent pas d'intérêt :

— Question : *A l'occasion du grand Jubilé, l'Église est invitée à faire un examen de conscience sur la manière dont elle a rempli la mission que le Christ lui a confiée. Comment l'Église de France peut-elle participer à ce processus de « purification » ?*

— Réponse : La loi-programme du grand Jubilé a été formulée par le pape Jean-Paul II en novembre 1994. (...) La phase « examen de conscience » était prévue pour les années 1995 et 1996 ; elle devait comporter l'action de grâces et la repentance. Dans l'opinion, seule la repentance a été retenue : Galilée, l'antisémitisme, l'Inquisition. La France a pris, très normalement, du retard dans la préparation du Jubilé (en raison des voyages de Jean-Paul II en France en 1996 et 1997). Mais cette phase de la préparation du Jubilé n'ayant pas été vécue, l'acte de repentance de Drancy a été mal ressenti par une partie du public catholique, parce qu'il ne voyait pas dans quelle logique cet acte s'inscrivait. Il serait bon cependant, malgré le retard, que le tournant du millénaire soit l'occasion de faire mémoire du passé. (...)

— Q. : *Que peut-on faire pour mieux vivre ce Jubilé avec nos frères orthodoxes et protestants ?*

— R. : Au plan universel, le pape veut marquer la célébration de l'année jubilaire par la proclamation d'un martyrologe renouvelé, ouvert aux martyrs chrétiens de toute confession, si nombreux en ce siècle. Cela correspond à sa conviction selon laquelle l'unité ne progressera que par la sainteté. Au plan français, aucune manifestation nationale n'est, pour l'instant, prévue. Cependant pour une action œcuménique, bien des pistes sont praticables : faire connaître une histoire qui a été commune pendant quinze siècles ; mener des actions de solidarité ; relire ensemble des conflits passés ; prendre des engagements pour l'avenir ; prier ensemble à certaines heures de l'année jubilaire.

— Q. : *Comment vivre cette fête dans le contexte interreligieux ?*

— R. : Les deux directions principales du dialogue interreligieux en France, sont le judaïsme et l'islam. Avec le judaïsme, les relations sont nouées. Puisque le Jubilé comporte un aspect historique, il faudra remonter à nos origines, donc au-delà des « jours d'Hérode ». (...) Dans la mémoire proche, il faudra se rappeler la repentance de Drancy, moins pour rouvrir la polémique que pour se rappeler ce qui l'a motivée. (...) L'an 2000 ne marquera pas un commencement pour le dialogue avec l'Islam : il existe en terre d'Islam et il existe en France. (...) Quant au bouddhisme, il est plus difficile d'entrer en rapport avec lui, tant les termes du dialogue sont dissemblables.

— Q. : *Quels seront les moments les plus importants, les plus forts, du Jubilé ?*

— R. : — Les canonisations et surtout la célébration œcuménique des nouveaux martyrs ; — le congrès pour la mise en œuvre de Vatican II ; — la demande de pardon, le

mercredi des cendres...

• On lit, dans le document «Vivre l'an 2000 ! Propositions pour fêter l'année sainte du grand Jubilé», publié en octobre 1999 par le *Comité français pour le Jubilé* en collaboration avec *Panorama* :

Ce Jubilé n'est pas seulement un acte de mémoire, il convie aussi à un regain de solidarité et à un renouvellement de nos engagements :

Première direction : la mémoire, les racines. Les chrétiens, toutes confessions confondues, rendraient service en permettant de découvrir la figure historique de Jésus et les débuts de l'Église qui ont si fortement marqué notre civilisation.

Deuxième direction : la solidarité, les liens. [solidarité avec les causes humanitaires]. (...) En 2000, il sera beaucoup question du « monde » et de son avenir. C'est une occasion de nous intéresser plus sérieusement aux problèmes internationaux, et notamment aux questions de développement.

Troisième direction : l'avenir, les perspectives, les engagements. Dès qu'il a commencé à parler du Jubilé, le pape Jean-Paul II l'a présenté comme l'entrée dans le troisième millénaire. Ni le passé pour lui-même, ni l'instant du passage en l'an 2000 n'ont d'intérêt s'ils ne nous tournent pas vers l'avenir. *C'est un des buts de la repentance : éviter de retomber dans les pièges du passé.* (...) Dès les 25-27 février 2000, se tiendra à Rome un « congrès d'étude sur la mise en œuvre du concile œcuménique Vatican II ». Jean-Paul II voit dans le Concile l'événement de grâce le plus important du vingtième siècle. Chaque diocèse, chaque paroisse, chaque cellule chrétienne pourrait s'interroger sur la mise en œuvre du Concile (à condition de savoir ce que le Concile a vraiment voulu et décidé).

En l'an 2000, sans doute bien des débats sur l'avenir se tiendront un peu partout : aux chrétiens d'y être présents et de s'y exprimer, en dialogue avec d'autres. C'est sous cet angle que les chrétiens réformés [protestants] ont l'intention d'aborder cette année : « An 2000, 2000 débats ».

Repentance et « purification de la mémoire »

• ***Le mercredi des Cendres 2000 : repentance pour « l'antijudaïsme chrétien » et nouveau regard sur le judaïsme***

La seule cérémonie de repentance prévue au calendrier jubilaire est celle du mercredi des cendres (8 mars 2000) à Rome. Cette cérémonie sera une « demande de pardon solennelle portant sur l'antijudaïsme chrétien ». Le père Dujardin dans son article « Faire repentance, pourquoi ?¹ », insiste sur la « reconnaissance d'une situation objective de péché » des catholiques contre le peuple juif. Après la prise de conscience et la demande de pardon, le père Dujardin invite les catholiques à « regarder à nouveau le peuple juif avec un

¹ — Voir *Le Sainte Anne* du mois de mai 1999. Cet article se trouve dans *Documents Épiscopat* n° 1 de janvier 1999. (NDLR.)

autre regard, à neuf... ». Quel peut être ce nouveau regard ? Plusieurs extraits d'ouvrages ou d'articles [déjà anciens, pour certains] semblent préciser la portée symbolique du mercredi des cendres 2000 :

— André Chouraqui, dans : *La Reconnaissance*, sous-titré : *Le Saint-Siège, les juifs et Israël*, Paris, Robert Laffont, 1992, page 200 :

Pour la première fois, avec le texte de Vatican II intitulé *Nostra aetate*, l'Église donnait une présentation positive, « systématique, intégrale, soigneuse et hardie des juifs et du judaïsme ». On s'apercevait que ce sujet (rapports juifs/chrétiens) resté dans la nuit de nos querelles, concernait l'âme même de l'Église. (...) *Tout à coup, l'Église, frappée d'une amnésie à peu près totale pendant près de deux millénaires, se souvient du lien spirituel qui l'unit à la descendance d'Abraham, Israël, ainsi réintégré dans la situation privilégiée d'ainé*, dans la famille du peuple de Dieu. Cette reconnaissance théologique de base était grosse d'un contenu que les siècles n'épuiseront pas. (...) *Il fallut donc vingt siècles pour que l'Église prenne une conscience renouvelée de ses racines judaïques*. (...) Les textes inspirés par *Nostra aetate* ont corrigé les principaux griefs portés par les juifs contre l'enseignement traditionnel de l'Église. Désormais, *l'Église reconnaît la permanence du judaïsme dans le plan de Dieu*, et le caractère irréversible des principes définis par *Nostra aetate*, refusant toute restriction et toute ambiguïté dans le dialogue avec les Juifs. Par surcroît, l'Église rejette catégoriquement toute forme de prosélytisme à leur égard. Elle proscrit ce qu'elle avait jadis admis...

— *Le Nouvel Observateur* (22-28 février 1998, page 110) sous la plume de Claude-François Jullian, avant la parution du texte romain « Nous nous souvenons : une réflexion sur la Shoà » :

Les historiens venus du monde entier pour participer au symposium (sur l'antijudaïsme chrétien, tenu à Rome du 30 octobre au 1^{er} novembre 1997) ont écouté les experts des relations judéo-chrétiennes. Tous ont réaffirmé les origines juives du christianisme et *qualifié d'aberration la théologie de la substitution : l'Alliance nouvelle dans le Christ annulant l'ancienne Alliance*. « C'est un point essentiel, admis depuis Vatican II, mais difficile à faire passer à la base » disait un participant. Pourquoi Rome doit-elle ainsi réunir des experts des cinq continents pour vérifier ce qui semble être aujourd'hui « une vérité de foi » ? (...) En ouvrant le symposium, le cardinal Etchegaray (président du Comité d'organisation du Jubilé) expliquait de sa voix rocailleuse, sortie des gorges pyrénéennes : « Il s'agit d'examiner des rapports trop souvent inversés entre judaïsme et christianisme. » Discours repris par l'animateur de la rencontre, le dominicain suisse Georges Cottier, théologien privé du pape (et président du Comité théologico-historique du Jubilé) qui rappelait : « Notre réflexion porte sur le plan divin du Salut et sur la place qu'y tient le peuple juif, peuple de l'Élection, de l'Alliance et des Promesses. »

— Le quotidien *La Croix* du 29 décembre 1993, après la reconnaissance de l'État d'Israël par le Vatican, sous la plume de Léon Askenazi, directeur des Centres d'études juives « *Yair* » :

L'événement majeur est d'ordre théologique : pour la première fois en deux mille ans, l'Église catholique reconnaît que les juifs sont Israël. Elle renonce ainsi à une conception selon laquelle la Chrétienté elle-même formait le nouvel Israël. (...) En effet, le peuple juif a vocation de témoigner de ce qu'est le projet de Dieu pour l'humanité ; et les chrétiens sont la diaspora pour les nations. *Un temps donc s'achève, celui de l'Église, de la Chrétienté, de la civilisation occidentale sous sa forme actuelle et cela peut déboucher sur une civilisation universelle, c'est-à-dire messianique.*

• **« La purification de la mémoire »**

Les aveux de Joseph Vandrissse (« Purifier la mémoire de l'Église », *Famille chrétienne* n° 1091, 10 décembre 1998, p. 9.) :

Le Jubilé de l'an 2000 ne sera pas un décalque des précédents. Il comporte trois éléments caractéristiques : le pèlerinage, qui a retrouvé partout son essor considérable ; la « Porte sainte », qui évoque, écrit le pape, « le passage que tout chrétien est appelé à effectuer du péché à la grâce », Jésus lui-même étant la Porte ; l'indulgence, « élément constitutif de l'événement jubilaire ».

Le Saint-Père insiste alors sur un quatrième élément, propre à un Jubilé qui ouvre un millénaire : celui de la « purification de la mémoire ». Ce thème, amorcé il y a quatre ans, avait suscité des incompréhensions, voire des réticences¹. Le pape, pourtant, persiste et signe. Il estime qu'il est indispensable que l'Église enjambe l'entrée dans le nouveau millénaire avec la conscience éclairée de ce qu'elle a vécu au cours des dix siècles qui s'achèvent. De même que tout homme, à un moment de son existence, « se place face à la vérité de sa propre vie », explique-t-il, de même l'Église doit oser regarder son passé qui, parfois, a pu être « un contre-témoignage à l'Évangile ».

• **Les « fautes qui taraudent le pape »...**

Joseph Vandrissse, *Le Figaro*, 2 septembre 1999 : « Ces “fautes” qui taraudent le pape. Jean-Paul II a renouvelé son appel à la repentance » :

¹ — Dans le *Figaro* du 22 juin 1999, se trouve l'explication par le même auteur (J. Vandrissse) :

« Le 11 mars 1994, l'attaché de presse de Jean-Paul II annonce que pour les 9 et 10 mai, le pape convoquera un consistoire extraordinaire des cardinaux pour les informer de ses projets en vue du Jubilé.

« Un mois plus tard, la presse italienne publie de longs extraits d'un mémorandum de 23 pages, qui leur était envoyé, dit-on, par la secrétairerie d'État, précisant ses intentions. D'où vient la fuite ? Qui voulait donc torpiller l'entreprise ?

« — “De la nitroglycérine”, s'écrie un cardinal italien à la retraite alors qu'un autre, en activité, relativise : — “Simple projet d'étude”. De quoi surprendre tout de même ! Le pape demande que le jubilé, “l'année du Christ”, soit l'occasion d'un large *mea culpa* de l'Église à propos de ses erreurs du passé (le document cite l'Inquisition, les guerres de religion, l'antijudaïsme...). Il propose que pour l'année sainte soit publié un martyrologe (le livre des martyrs), unissant les victimes des totalitarismes, de toutes confessions chrétiennes, l'œcuménisme des martyrs en quelque sorte. Enfin, il lance le grand projet d'une rencontre interreligieuse au mont Sinaï entre les fils d'Abraham (juifs, chrétiens, musulmans).

« La divulgation du document suscite un vif mécontentement au Vatican. (...) ».

[Le projet du Sinaï a été abandonné suite, notamment, au refus des Égyptiens. Le pape a dû se résoudre à s'y rendre seul à la fin du mois de février. Mais le reste du programme est en cours de réalisation... NDLR.]

L'Église ne doit pas craindre la vérité. Quand l'histoire, en tenant compte du contexte d'une époque, montre qu'en certains siècles, des catholiques ont donné leur consentement à des méthodes d'intolérance et même de violence, l'Église doit savoir le reconnaître et en demander pardon. Cette attitude de transparence est la condition de sa crédibilité lorsque, aujourd'hui, elle parle de justice ou des Droits de l'homme.

En tenant ce langage, devant 10 000 pèlerins, Jean-Paul II persiste et signe. En dépit des critiques et des incompréhensions venant souvent de milieux catholiques et parfois même de la curie, il ouvre à nouveau le débat sur la repentance, amorcé à Rome en juin 1994. Le débat ne s'est pas arrêté depuis lors, notamment en France après la déclaration de pardon prononcée le 30 septembre 1997 à Drancy. (...)

Dans son discours, Jean-Paul II cite trois exemples de fautes « historiques » pour lesquelles les « fils de l'Église » devraient demander pardon. Il évoque d'abord « la douloureuse réalité de la division entre les chrétiens », due au schisme d'Orient et d'Occident. (...)

Le deuxième exemple cité par Jean-Paul II vise « l'utilisation des méthodes d'intolérance et même de violence dans le service de la vérité ». On pense aussitôt à l'Inquisition qui, l'an dernier, à sa demande, fut l'objet d'un débat d'historiens au Vatican. Un an plus tôt, à Bologne, le cardinal Ratzinger avait demandé pardon publiquement pour les bûchers des hérétiques.

En troisième lieu, le pape déplore « les manques de discernement de certains chrétiens » face à « des situations de violation des droits humains fondamentaux ». Un des cas les plus douloureux de ces violations demeure pour Jean-Paul II la question de la traite des Noirs. Il l'a condamnée avec force en février 1992.

L'Église devrait-elle avoir mauvaise conscience de son passé et se mettre constamment à la recherche d'interlocuteurs à qui demander pardon et peu prompts à reconnaître leurs fautes ? Ce n'est pas la pensée du pape. (...) Le Jubilé de l'an 2000, assure Jean-Paul II, souhaite ouvrir une nouvelle page d'histoire dans le dépassement des obstacles qui divisent encore entre eux les êtres humains et les chrétiens en particulier ¹.

« La sainte Église ne craint la lumière de la vérité ni pour le passé, ni pour le présent, ni pour l'avenir » Pie XII, 13 juin 1943.

Dialogue œcuménique et interreligieux Les travaux des Commissions œcuménique et interreligieuse

• Depuis 1994, huit Commissions ont été créées pour établir un plan d'action selon les indications exprimées dans *Tertio Millennio Adveniente*. La revue *Les Questions actuelles* (n° 5, janvier/février 1999) apporte quelques précisions sur les travaux des Commissions œcuménique et interreligieuse :

¹ — Sur cette « purification de la mémoire » et cette « repentance », voir *Le Sel de la terre* 25, p. 166 sq., la recension du livre de L. Accattoli : *Quand le pape demande pardon*. (NDLR.)

La Commission œcuménique est composée de 17 membres dont six « délégués fraternels » qui représentent le patriarcat œcuménique de Constantinople, le patriarcat copte-orthodoxe d'Alexandrie, la Communion anglicane, la Fédération mondiale luthérienne et réformée et le Conseil mondial des méthodistes. Deux membres de la Commission collaborent avec le Conseil œcuménique des Églises.

La Commission œcuménique a préparé plusieurs documents pour les Églises locales : « Jésus-Christ, unique Seigneur et Sauveur » (1996), « L'Esprit-Saint et l'œcuménisme » (1997) et « Notre Père » (un commentaire œcuménique sur la prière du Seigneur, 1999).

Les objectifs de cette Commission sont de s'assurer, autant que faire se peut, que les initiatives de l'Église catholique à tous les niveaux sont réalisées dans un esprit œcuménique et que, là où cela est possible, les moments forts de l'année sont célébrés en commun.

Afin de répondre à l'espoir exprimé dans *Tertio Millennio Adveniente*, la Commission pour le dialogue interreligieux s'investit beaucoup dans l'organisation d'une rencontre interreligieuse au Vatican en octobre 1999 ¹ et de nombreuses autres manifestations au cours de l'année sainte (surtout dans les Lieux saints : Bethléem, Jérusalem, le Mont Sinaï).

• La revue *Questions actuelles* (n° 9, septembre/octobre 1999) a interrogé Mgr Michael Fitzgerald, président de la Commission pour le dialogue interreligieux et secrétaire pour le Conseil pontifical du même nom. Voici quelques-unes de ses réponses :

— Question : *Que diriez-vous aux nombreux catholiques qui ne comprennent pas pourquoi l'Église a changé d'attitude envers les religions ?*

— Réponse : Le dialogue est quelque chose de neuf dans l'Église. C'est depuis le concile Vatican II que nous nous sommes lancés dans ces rapports avec les autres croyants et c'est ce Concile qui a, avec la Déclaration sur la liberté religieuse, proclamé la nécessité de respecter la conscience de chaque personne car chacun doit être libre pour répondre à Dieu, chacun doit pouvoir chercher la vérité. Et si je respecte l'autre, je dois le laisser libre de pratiquer sa religion. L'Église peut affirmer cela parce qu'elle a conscience que Dieu agit même en dehors des structures visibles de l'Église. L'Esprit de Dieu est à l'œuvre et il offre la possibilité du salut aux personnes, même si elles n'appartiennent pas à l'Église. C'est le Concile qui le dit, surtout dans la Constitution sur l'Église dans le monde de ce temps *Gaudium et spes*. (...)

— Q. : *Quels sont les dialogues essentiels pour l'avenir de l'Europe ?*

— R. : Tout d'abord, et cela va presque sans dire, il faut continuer un dialogue pri-

¹ — Cette rencontre a eu effectivement lieu, à Rome du 24 au 29 octobre 1999. Environ 200 représentants des différentes religions du monde se sont rassemblés au Vatican, dans la salle du Synode, pour des échanges sur le thème : « Au seuil du III^e millénaire, la collaboration entre les différentes religions ». Le 27 octobre, pour l'anniversaire de la première réunion interreligieuse de 1986, l'assemblée s'est transportée à Assise. Le jeudi 28 octobre fut le sommet de la rencontre : au cours d'une célébration commune sur la place Saint-Pierre, en présence du pape, on a donné communication des conclusions de l'assemblée, avec des témoignages, des temps de silence et de musique et des actions symboliques de paix. (NDLR.)

vilégié avec le peuple juif. Les liens spirituels et historiques qui existent entre lui et l'Église sont si forts qu'aucun chrétien ne peut les ignorer.

Le dialogue avec l'Islam est aussi, évidemment, extrêmement important parce que les musulmans sont présents en nombre dans beaucoup de pays européens et leur augmentation est continue. Ce sont des communautés bien installées maintenant. (...)

Il y a aussi le dialogue avec les bouddhistes et avec le bouddhisme. Il y a une sorte d'attrait, de rayonnement du bouddhisme qui va bien au-delà des chiffres que l'on donne. Il est important de saisir ce qui est bon dans le bouddhisme et ce qui peut, à travers le dialogue, enrichir la vie de l'Église. L'Église en effet est un corps en croissance, qui s'incarne dans des lieux différents et s'enrichit des rencontres qu'elle y vit.

— Q. : *Que faire quand ceux avec qui on voudrait entrer en dialogue ne semblent pas ouverts à cette démarche ?*

— R. : C'est tellement difficile quand des personnes ne sont pas ouvertes au dialogue. Est-ce qu'elles craignent que le dialogue ne soit un moyen pour les convertir ? Là, il faut être très clair et dire que le dialogue fait partie de la mission de l'Église, mais n'a pas comme but d'amener à la conversion. On rencontre des bouddhistes, des musulmans, des hindous simplement pour établir des rapports fraternels avec eux et non pas pour les convertir.

— Q. : *Qu'est-ce qu'une autre religion peut nous dire d'important et de nouveau sur le Mystère qui nous fait vivre ?*

— R. : Il faut répéter et reconnaître que, pour nous, Jésus est la parfaite révélation du Père. Mais il faut ajouter que nous n'avons pas tout compris de lui, que nous avons encore des choses à apprendre. (...) Dans les religions, il y a donc des accents mis qui peuvent nous aider. L'insistance sur la transcendance de Dieu chez les musulmans peut nous aider à ne pas banaliser Dieu... Le bouddhisme peut nous aider aussi à travers certaines pratiques. Par exemple, il y a beaucoup de chrétiens qui ont vu dans la façon de méditer – dans la méditation assise ou le *zazen* – quelque chose de très utile pour leur vie personnelle, pour leur vie chrétienne. C'est une richesse que nous, chrétiens, pouvons incorporer à notre façon de vivre la foi. Il y a d'autres valeurs qui sont peut-être plus fortement vécues chez les autres que chez les chrétiens, comme le sens de la famille dans le judaïsme...

• Le même Mgr Fitzgerald, cité dans *La Vie* (hors-série n° 4, mai 1999, 300 rendez-vous pour vivre l'an 2000) évoque ainsi la collaboration des religions au service de l'humanité :

Nous avons observé en effet que l'événement de l'an 2000, qui signifie pour les chrétiens le deuxième millénaire de l'ère chrétienne, éveille aussi un grand intérêt chez les personnes d'autres religions. (...) Le début d'un nouveau millénaire suscite l'espérance d'une *étape nouvelle de l'histoire de l'humanité*. Il a semblé donc opportun d'explorer ensemble les voies pour mieux assurer un futur de paix et de solidarité.

• Un article du mensuel *Actualités des religions* (n° 9, octobre 1999) intitulé *Les religions en sommet* et consacré à la rencontre interreligieuse de Rome (octobre 1999), mentionne :

L'objectif du sommet interreligieux de Rome [préparatoire aux cérémonies interreligieuses de l'année 2000] a été clairement défini par ses organisateurs : préparer ce qui sera l'un des grands défis du XXI^e siècle, à savoir la rencontre entre les religions.

Pour ce faire, deux cents représentants de toutes les grandes traditions ont été conviés à Rome : quatre-vingts chrétiens de toutes confessions, ainsi que les représentants du judaïsme, de l'islam, du bouddhisme, de l'hindouisme, du confucianisme, du jaïnisme, du sikhisme, du zoroastrisme, des religions africaines.... Le choix s'est délibérément porté sur des personnalités de second plan plutôt que sur de hauts hiérarques, dans le but avoué de toucher la base des croyants, explique l'un des organisateurs.

• Confidance. Pendant cette scandaleuse réunion interreligieuse organisée par le Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux et le Comité central pour le Jubilé de l'an 2000, qui s'est donc tenue au Vatican du 24 au 29 octobre 1999, l'ancien Grand rabbin de France, René-Samuel Sirat s'est laissé aller à la confidance :

Je crois rêver ! Je mange *casher* au Vatican, et je suis logé dans les lieux où se tiennent les conclaves pour l'élection des papes. Ce n'est pas tout : en clôture de cette assemblée, je prendrai la parole place Saint-Pierre, exactement là où s'installe le pape pour dialoguer avec ses fidèles ! *Nous avons atteint notre premier objectif*: passer de la tolérance, vilain mot empreint de mépris, à la véritable reconnaissance et à l'amitié.

« Place Saint-Pierre, le 29 octobre. Une voix puissante s'élève, relayée par des micros : Pete Toya rend grâce à la déesse Terre. (...) »

Une mère explique à sa fille : « De mon temps imaginer cette cérémonie aurait relevé du délire ». »

(Tiré de *Actualités des religions*, n° 11, décembre 1999, p.9.)

• Voici, pour terminer sur l'œcuménisme, le récit de la cérémonie d'ouverture de la Porte sainte de Saint-Paul-Hors-les-murs, le 18 janvier 2000. « Quand les chrétiens oublient leurs chapelles » titrait *Le Figaro* (19 janvier 2000) :

Pour l'ouverture de cette dernière Porte sainte du jubilé, le Saint-Père était, cette fois, entouré de l'archevêque de Cantorbéry et président de la Communion anglicane, George Carey, et du représentant du patriarcat de Constantinople, Athanasios. Ce sont donc six mains qui ont poussé ensemble les battants de la porte fondue à Constantinople en 1070, seize ans après la rupture de Rome.

Dix-neuf archevêques des différentes confessions [!], des présidents des unions chrétiennes, des diacres, ont directement participé à cette cérémonie. La première lecture biblique avait été faite par une femme, Frances Alguire, présidente du Conseil méthodiste mondial. Le tout s'achevait par la confession de foi baptismale, l'échange du baiser de paix et le chant en latin du *Notre Père*. Ce n'était certes pas une « grand-messe œcuménique », toutes ces Églises n'étant pas en communion parfaite. Mais le poids de l'histoire, comme celui de la crainte paraissait soudain allégé...

Un jubilé égalitaire

• Dans un entretien publié par le mensuel *Il est vivant* (septembre 1999, page 22), Mgr Perrier, président du Comité national du Jubilé précise :

Pourquoi le pape a-t-il proposé que les diocèses soient l'un des trois lieux de célébration du grand Jubilé avec Rome et la Terre sainte ?

Cette décision du pape est d'une extrême importance. A l'origine, les années saintes étaient exclusivement romaines. En étendant la grâce du Jubilé à la Terre sainte, *le pape fait un geste en direction des autres confessions chrétiennes, en direction du judaïsme, en direction de l'Islam et même en direction de tous ceux qui appuient sur Dieu la défense des Droits de l'homme.*

En mettant sur un pied d'égalité Rome et chaque diocèse, le pape traduit dans les faits une affirmation du concile Vatican II : *chaque diocèse, s'il est en communion avec Rome, est l'Église catholique.*

• Dans le fascicule «Vivre l'an 2000 ! Propositions pour fêter l'année sainte du grand Jubilé», publié en octobre 1999 par le *Comité français pour le Jubilé*, on trouve :

2000 est exceptionnel, non seulement à cause du chiffre – 2000 – qui fait rêver depuis des années, mais parce que l'année sainte ne sera pas cantonnée [quel mépris !] à Rome. La nouveauté du Jubilé 2000 est d'être célébré simultanément et *sur un pied d'égalité*, à Rome, en Terre sainte et dans chaque diocèse. La Terre sainte, d'une part, nous rappelle nos origines juives, mais, d'autre part, renvoie tous les chrétiens, quelles que soient leurs confessions, à leur source commune : Jésus de Nazareth.

*
* *

Nous ajoutons à cette série de documents publiés dans *Le Sainte Anne*, les « appels communs » qui clôturent le message final de l'assemblée interreligieuse qui s'est tenue au Vatican du 25 au 28 octobre 1999.

Ce message final¹ est intitulé : « Nous nous sommes rencontrés dans l'esprit d'Assise. » C'est une invitation au dialogue interreligieux et interculturel, dans l'esprit des Droits de l'homme, faisant écho aux grandes revendications de la maçonnerie internationale. Les « besoins urgents » du monde moderne sont définis ainsi par le texte : « affronter (...) les défis du monde moderne : pauvreté, racisme, pollution de l'environnement, matérialisme, guerre et prolifération des armes, globalisation, Sida... ; (...) travailler pour affirmer la dignité humaine ; (...) créer pour toute l'humanité une nouvelle conscience spirituelle en harmonie avec les traditions religieuses, afin que prévale le principe du respect de la liberté de religion et de la liberté de conscience. »

¹ — DC 2216, 19 décembre 1999, p. 1093.

D'autre part, les signataires se disent « conscients de l'importance de l'éducation en tant que moyen de promouvoir la compréhension, la coopération et le respect mutuel » entre les religions. Parmi les moyens d'éducation préconisés, notons les deux derniers qui encouragent positivement le syncrétisme et l'indifférentisme religieux :

— Utiliser tous les moyens, y compris les mass media, pour diffuser une information objective sur chacune de nos traditions religieuses ;

— S'assurer que les livres de textes d'histoire et de religion présentent avec objectivité les traditions religieuses, de sorte que les personnes appartenant à ces traditions puissent se reconnaître dans cette représentation.

Et c'est à Rome, gardienne de la seule vraie religion, siège de l'unique véritable Église, que ces impiétés sont proférées ! Voici maintenant les « appels communs » qui clôturent le texte :

Ceci nous amène à lancer les appels suivants :

Nous demandons aux chefs religieux de promouvoir l'esprit de dialogue dans leurs communautés respectives et d'être prêts à s'engager dans un dialogue avec la société civile à tous les niveaux. Nous demandons à tous les chefs du monde, quel que soit leur domaine d'influence :

— de s'opposer à ce que la religion soit utilisée pour inciter à la haine et à la violence ;

— de s'opposer à ce que la religion soit utilisée pour justifier la discrimination ;

— de respecter le rôle de la religion dans la société aux niveaux international, national et local ;

— d'extirper la pauvreté et de lutter pour la justice sociale et économique.

Dans l'esprit du Jubilé, nous demandons à chacun de nous, réunis ici aujourd'hui,

— de rechercher le pardon pour les erreurs passées ;

— de promouvoir la réconciliation là où les expériences douloureuses du passé ont apporté la division et la haine, et de ne pas permettre que le passé entrave les progrès de l'appréciation mutuelle et de l'amour ;

— de nous engager à combler l'écart entre les riches et les pauvres ;

— et d'œuvrer pour un monde de vérité et de paix durables.

C'est avec joie et dans un esprit de gratitude – la plupart d'entre nous diraient en rendant tout spécialement grâce à Dieu – que ceux qui sont réunis en cette Assemblée religieuse offrent à leurs frères et sœurs ce message d'espérance.

Usquequo Domine ?

Le Sel de la terre.



Délivrez-nous, ô Dieu, de nos ennemis

par Gustavo Corção

Nombreux ont été les lecteurs qui ont apprécié les textes de G. Corção publiés dans notre numéro 27 (hiver 1998-1999). Voici donc à nouveau un court article (inédit en français) que nous ont envoyé nos amis brésiliens.

Le Sel de la terre.

*
* *

AUJOURD'HUI, un lecteur ami m'a téléphoné pour m'adresser des paroles de sympathie et d'encouragement. Grâce à Dieu, les téléphones de cette sorte ne sont pas rares.

Mais, aujourd'hui, je crois que, pour la première fois, j'ai senti la nécessité de signaler la présence d'un état d'esprit préalable que dénotent fréquemment ces réactions dans les questions disputées.

Par une sorte de rétrospection portant sur des cas multiples, comme si l'on avait déclenché en moi un ordinateur en marche arrière, j'observe une constance dans les communications de mes amis lecteurs et coreligionnaires. Beaucoup se plaignent du déchirement public de l'Église, des débats entre frères de la même foi qui, dans la chaleur de la controverse, peuvent aller jusqu'à blesser la charité et offrir la triste figure d'une Église blessée dans son unité.

Non, cher lecteur, ami et coreligionnaire, les articles de combat, la lutte que je livre en public, ouvertement, sans aucune dissimulation et sans aucune précaution spéciale pour arrondir les phrases, n'ont pas pour objet des divergences entre frères dans la foi, mais bien les *injures faites à l'Église par ses ennemis*.

Je ne prétends nullement sonder le for interne pour dire qui appartient à l'Église et qui se tient au-dehors, en ennemi qui la détruit. Ce sont eux-mêmes qui se définissent ainsi, sans aucune équivoque et en nous forçant presque à les croire.

J'écris sur ce qu'ils écrivent et disent, ou sur ce dont font parade leurs énormes moyens de communication, et je n'hésite pas une seconde à dire que j'accepte le combat, et me considère comme leur *ennemi*, et pas seulement comme leur frère dans la foi, séparé par quelques légères divergences.

Je voudrais bien, oui, je voudrais bien m'entretenir plus fréquemment de la grandeur

et de la beauté des choses de Dieu, ou même m'engager dans des discussions vives, mais vraiment amicales, sur les désaccords réels et douloureux qui me séparent de quelques frères dans la foi. Je préférerais le débat élevé et toujours inspiré par la sainte charité, qui a pour première exigence l'amour de la vérité. Très souvent, je m'entretiens avec des amis de tous les sujets qui touchent à la doctrine sacrée et, aujourd'hui, je n'ai pas de passe-temps plus heureux. Mais la sinistre réalité est celle du *combat public*, scandaleux, que l'ennemi mène contre l'Église, et qui donc s'impose à nous.

Je me reporte presque un siècle en arrière pour évoquer la première leçon de catéchisme reçue de ma mère. Le lecteur me croira ou ne me croira pas, mais le fait est que réellement je m'en souviens. Levant la plume un instant, je revois ce moment et je demande à Dieu de le revoir à l'heure de ma mort : moi, tout petit, sur les genoux de ma mère, j'apprenais la prière : *Pelo Sinal*. Elle me tenait la main et, avec mon petit pouce, elle faisait le signe initiateur de la vie catholique, en répétant ces paroles : « *Par le signe de la sainte croix, délivrez-nous, ô Dieu, Notre-Seigneur, de nos ennemis, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* »

Aujourd'hui, après un siècle de tromperie, alors que triomphe l'*aggiornamento* produit par une apothéose d'équivoques, on veut nous inculquer l'idée ramollie d'un christianisme sans combat, sans ennemis et, par voie de conséquence, sans la nécessité du signe de la croix.

J'ose dire que la paix mondiale, la paix terrestre, la paix faite de bien-être et de commodités, etc., constitue l'une des principales préoccupations du démon. Il sait, beaucoup mieux que nous, combien la hantise de ce souci nous conduit à l'abandon de tout idéal de bien et de vérité, et il se divertit en sachant que c'est là le chemin de la plus épouvantable explosion d'inimitiés que le monde puisse connaître.

Pour moi, j'avoue que je suis saisi de frayeur quand je sens l'horreur que ces simples mots provoquent dans notre monde actuel enragé d'œcuménisme, de *cursillos*, de dialogue et autre tissu de fadaïses. Une fois, conversant avec un général, j'employais par inadvertance les mots : « de nos ennemis », et j'entendis cette déférente observation : « Professeur, je préfère le terme d'adversaires. » Je me tus, atterré. Si les prêtres et les militaires ne savent plus ce qu'est un « ennemi », qui le saura ? Car les deux institutions qui doivent, en vérité, avoir la plus vive perception de cette réalité, sont bien l'Église et l'armée.

Ici, au Brésil, les mésententes survenues occasionnellement entre ces deux institutions s'expliquent par le fait que, quelquefois, ceux qui prétendent parler au nom de l'Église ne lui appartiennent pas ; d'autres fois, ce sont les hommes d'Église qui ne savent pas que l'armée, depuis 1964¹ et jusqu'à aujourd'hui, lutte à son côté contre l'ennemi commun.

J'imagine que, parvenu à ce point, mon lecteur remue les idées qu'il a apprises sur la charité, l'Évangile, le pardon et les autres grandes notions puisées dans le giron de l'Église. S'il est studieux, il doit se rappeler que le concile de Trente nous donne cette définition lapidaire : « L'Église militante est la partie de ses membres (encore sur terre) qui luttent

¹ — Allusion aux événements de 1964, où la prière du peuple et l'action de l'armée renversèrent le régime communiste dévastateur du président Goulart.

contre trois cruels ennemis : le diable, le monde et la chair. »

Cependant, mon lecteur se souvient aussi d'une parole du Christ : « Mais moi, je vous dis d'aimer vos ennemis... »

Mon Dieu ! comment concilier tant d'idées apparemment opposées ? Comment pourrai-je aimer si je dois combattre ?

Le Christ a répondu en disant : Justement, en combattant ! Car c'est là la meilleure forme de la charité à laquelle l'ennemi a droit.

Aussi incroyable que cela paraisse, ce sont les pacifistes qui pèchent contre la charité, quand ils veulent que tous s'unissent et se mélangent dans la même indifférence à l'égard du vrai et du bien. En effet, contre la charité, il n'y a pas de péché plus odieux que la complaisante condescendance avec laquelle nous laissons autrui demeurer dans l'erreur et dans le mal, et collaborons à cette lamentable situation.

Refuser d'incommoder, de combattre, de tirer quelqu'un de la tranquillité où l'ont placé l'erreur et le mal, c'est faire l'une des œuvres privilégiées du démon.

[Extrait de *O Globo*, 25 juillet 1974]



La débâcle des instituts *Ecclesia Dei*

L'intervention de l'abbé Bisig au synode

NOUS n'avons pas reparlé des remous qui ont secoué la Fraternité-Saint-Pierre et les catholiques « Ecclesia Dei », parce que les documents concernant cette affaire ont été publiés dans plusieurs revues (*Fideliter* notamment a édité tout le dossier ¹).

Nous voudrions seulement attirer l'attention de nos lecteurs sur deux documents qui sont restés assez inaperçus, et qui, au-delà de la contestation des seize prêtres « félons », comme on a dit, révèlent de manière plus profonde la cause de ces troubles.

Le premier document est postérieur à la crise ; il n'en est pas moins révélateur de l'esprit libéral qui anime les autorités de la Fraternité-Saint-Pierre et, en ce sens, il explique que cette société connaisse les problèmes qui sont actuellement les siens. Il s'agit de l'intervention de M. l'abbé Joseph Bisig, Supérieur général de la Fraternité Saint-Pierre, au synode des évêques européens le 8 octobre 1999. Seule, *La Nef* a publié ce document en encart, sans commentaire (n° 99, novembre 1999). L'abbé a manifestement voulu profiter de l'occasion qui s'offrait à lui de parler devant tant d'évêques et à une telle tribune (où se sont pourtant succédés des gens bien peu recommandables !), aussi a-t-il largement pratiqué la *captatio benevolentiae* :

Tout d'abord je tiens à remercier très vivement Sa Sainteté pour sa bienveillance envers les catholiques attachés à la tradition liturgique et spirituelle latine. Je suis très honoré et heureux de pouvoir représenter ces nombreux catholiques, prêtres et laïcs, dans ce Synode des évêques. Permettez-moi également d'exprimer ma gratitude vis-à-vis des évêques qui nous ont ouvert leurs bras en nous acceptant dans leurs diocèses.

(...) Nous sommes donc au service des fidèles qui sont attachés à la tradition liturgique latine, leur nombre dans les pays de l'Europe est assez grand et croît toujours ; une partie importante reste malheureusement attachée à la Fraternité Saint-Pie X qui n'est toujours pas retournée dans la communion avec le Successeur de Pierre. Ce Synode est placé sous le signe de l'espérance : laissez-moi exprimer devant vous mon espoir de voir aussi ces frères dans la foi rentrer dans l'union de l'Église catholique. Notre Fraternité travaille et s'efforce – en coopération étroite avec les évêques – de réaliser ce but. Mais elle participe également volontiers avec son charisme propre à cette grande tâche qu'est la nouvelle évangélisation. Elle se met au service de la transmission

¹ — *Fideliter* 132, novembre-décembre 1999.

de la foi par l'enseignement catéchétique dont l'importance a été soulignée par le Saint-Père lors de la promulgation du *Catéchisme de l'Église catholique*. Beaucoup de jeunes, ont une grande soif de connaissance ; et bien leur transmettre la doctrine de la foi, c'est leur donner l'espérance, c'est ouvrir les cœurs à la grâce, et les ancrer dans la charité du Christ.

J'aimerais dire un mot au sujet du n° 69 de *Instrumentum laboris* : nous ne pouvons pas nous identifier avec cette image qui y est donnée des fidèles traditionalistes. Notre expérience est toute autre : ces fidèles sont aidés par les formes liturgiques traditionnelles dans leur spiritualité et se voient plus intimement unis aux mystères de la croix et de la résurrection, célébrés dans la sainte messe.

Nos prêtres qui s'efforcent de mettre au centre de leur vie sacerdotale le saint sacrifice de la messe, exercent indéniablement un attrait considérable sur les jeunes qui aspirent à servir l'Église comme futurs prêtres.

En conclusion, il me semble que pour une pastorale d'espérance, nos Églises d'Europe ne peuvent laisser de côté ce qui constitue aussi leur patrimoine spirituel ; la Fraternité sacerdotale Saint-Pierre a été fondée dans un acte d'espérance. Loin d'être nostalgique, son attachement à la tradition liturgique latine se veut porteur d'un service humble de continuité. Ainsi l'usage vivant de la liturgie latine aura pour effet de ne pas laisser la langue de l'Église se réduire à la forme littéraire des documents officiels, mais de permettre un *Cor unum* et une *anima una* des fidèles du Christ.

Si les mots ont un sens, la Fraternité Saint-Pierre poursuit donc deux buts :

1. — Travailler et s'efforcer — *en coopération étroite avec les évêques* (dont on connaît les sentiments à cet égard) — d'attirer dans la communion de l'Église conciliaire les catholiques restés fidèles au combat de la foi et à Mgr Lefebvre ;

2. — Participer — *avec son charisme propre* (cet euphémisme désigne sans doute l'attachement à la liturgie traditionnelle) — à la « nouvelle évangélisation » proclamée par Jean-Paul II, en s'appuyant sur l'autorité du nouveau catéchisme...

Que reste-t-il des motifs pour lesquels ces prêtres étaient rentrés naguère à Écône ?

Et pourtant, malgré ses actes d'allégeance, la Fraternité Saint-Pierre n'est pas acceptée : elle doit se défendre contre l'image qui est donnée d'elle, et multiplier les concessions et les ambiguïtés.

On notera les trois raisons données par l'abbé Bisig pour défendre l'attachement de sa Fraternité à la messe traditionnelle : — l'aide que cette messe apporte dans la vie spirituelle ; — l'attrait qu'elle exerce sur les jeunes ; — la conservation du « patrimoine spirituel » latin de l'Église. Aucune raison de foi. Dès lors, si les convictions affichées par le Supérieur général sont aussi minces, comment s'étonner que seize de ses prêtres demandent à aller concélébrer dans le nouveau rite de temps à autre ?

Les actes fondateurs

La Fraternité Saint-Vincent Ferrer s'est lancée, quant à elle, dans l'une de ces

tentatives délicates de conciliation des inconciliables dont elle paraît s'être faite la spécialiste. Il s'agit de « faire comprendre l'une des caractéristiques des instituts de la mouvance d'*Ecclesia Dei*: vivre la pleine communion ecclésiale [avec l'Église conciliaire] dans la fidélité aux rites traditionnels, et manifester cette communion par des signes cohérents avec ce choix fondamental ¹. » Exercice difficile et périlleux !

Cette caractéristique, explique le père de Blignères, repose sur les « actes fondateurs » des instituts en question, qu'il résume ainsi :

« – Vivre dans l'union au pape et donc dans la pleine communion hiérarchique de l'Église [conciliaire] avec toutes ses exigences et tous ses bienfaits ; »

« – Conserver le patrimoine de leurs traditions propres », c'est-à-dire la liturgie traditionnelle.

Or, puisque Rome a approuvé ce « charisme fondateur » par la bulle *Ecclesia Dei*, il est devenu normatif et engage l'avenir. Le choix du « monoritualisme » ne peut donc être remis en cause à l'intérieur de ces instituts. En d'autres termes, on ne doit pas leur imposer de célébrer les deux messes.

Toutefois, le pape ayant demandé aux catholiques *Ecclesia Dei* de « poser des gestes d'unité », notamment dans le domaine de la liturgie, le père de Blignères cherche des « signes de communion » cohérents avec ces actes fondateurs, ce qui l'oblige à faire le grand écart.

Ce ne peut être la *concélébration* qui « conduirait, dit-il, à la division interne et externe » des instituts concernés et « au découragement et à la dispersion des fidèles qui ont fait confiance au Saint-Siège en 1988 ». Ces raisons sont instructives et certainement plus déterminantes que le pédant *monoritualisme fondateur*: elles indiquent que les fidèles sont restés plus fermes que les prêtres qui cèdent un peu plus chaque année ; ils ne suivraient pas et risqueraient de rejoindre la Fraternité Saint-Pie X.

Il propose donc, « dans un authentique esprit de conversion », que ce soit *l'assistance à la nouvelle messe et la réception de la communion au cours de la célébration, en tenue de chœur et revêtu de l'étole*.

*

Cette proposition a provoqué des débats entre les « théologiens » *Ecclesia Dei*. Dans *La Nef* n° 101, le père Basile, de l'abbaye du Barroux, a rédigé un article intitulé : « Le cardinal Medina dit le droit », dans lequel, il répond indirectement au père de Blignères et

¹ — « Actes fondateurs et gestes de communion » dans *Sedes sapientiae* 68, p. 3-30. A l'origine, cette étude fut envoyée à Rome en mars 1999 par le père de Blignères pour se démarquer de la position de Dom Gérard qui avait accepté de concélébrer (« ... désirant montrer (...) que nous croyons à la validité et à l'orthodoxie du nouveau rite » – *La Nef*, n° 89). Mais les *Responsa* de la Congrégation pour le culte divin (juillet 1999) et la mise au point de Mgr Perl (novembre 1999) ont subtilement tranché la question : « Un droit exclusif à la célébration selon les livres de 1962 n'existe pas et n'a jamais existé » ; les prêtres qui ont reçu « le privilège » de célébrer selon l'ancien rite « ne perdent pas le droit de célébrer selon le missel de Paul VI » ! Autrement dit, aucun supérieur *Ecclesia Dei* ne peut empêcher ceux de ses prêtres qui le veulent de concélébrer ou de dire la messe de Paul VI.

De toute manière, les objections du père de Blignères n'apportent que de légères restrictions dans le processus de capitulation des instituts *Ecclesia Dei*, comme on le montre ici.

défend la concélébration comme signe de communion : « Si nous autres prêtres refusons systématiquement de concélébrer avec l'évêque diocésain (même si nous *communions* à sa messe), il ne peut en déduire qu'une chose : nous sommes en communion, mais pas pleinement » ; « ne voir *aucune circonstance* où l'on pourrait concélébrer selon le nouveau rite implique qu'on pense que la célébration dans le nouveau rite est intrinsèquement un péché. »

Ces affirmations ont occasionné un échange de correspondance, reproduit également dans *La Nef* n° 102, entre le père D.-M. de Saint-Laumer, de la Fraternité Saint-Vincent Ferrier et le père Basile. En gros, le premier rétorque au second que le fait de refuser la concélébration n'implique pas qu'on ne soit pas en pleine communion avec l'Église conciliaire ni qu'on la croit un péché (la concélébration n'est pas « un signe *nécessaire* de communion »), et il se retranche derrière les fameux « actes fondateurs ». Le second lui réplique que la coutume (« plus que trentenaire » !) considère désormais la concélébration comme « le signe *habituel* de la communion », et que si le pape ou l'évêque le demande, il faut bien s'y soumettre sous peine d'être immanquablement soupçonné de refuser leur communion. L'abbaye du Barroux en sait quelque chose...

Cet invraisemblable débat épistolaire illustre parfaitement l'inconséquence et la contradiction *originelles* où se sont placés les instituts *Ecclesia Dei* et dont ils sont désormais tributaires.

*

Voilà donc où en sont les choses. Les prêtres de la mouvance *Ecclesia Dei* en sont réduits à se prouver les uns aux autres – et non plus aux seules autorités romaines – qu'ils sont bien en communion avec l'Église conciliaire, et à justifier leurs abandons gradués par de savantes et prudentes circonlocutions, en invoquant leur « charisme fondateur » ou la « coutume plus que trentenaire ».

On pourrait faire remarquer aux pères de la Fraternité Saint-Vincent Ferrier qu'en fait d'« actes fondateurs », leur charisme de départ était plutôt le... sédévacantisme ! Et qu'il est imprudent – et impudent – d'évoquer trop publiquement ses « actes fondateurs » quand on a pratiqué un tel revirement en cours de route. Il pourrait à nouveau se trouver une plume comme celle qui, en mai 1980 ¹, dénonçait la muflerie d'un certain « sycophante clandestin » – « l'abbé O [zéro] » –, qui avait rédigé une plaquette anonyme de 31 pages ² pour accuser Dom Gérard de chercher « une reconnaissance canonique et sociologique » et pour défendre pêle-mêle les différentes thèses de la vacance du Siège apostolique. Quand on relit ces pages, vingt ans après, on est assez déconcerté et effrayé par le chemin parcouru depuis, tant par l'accusé que par l'accusateur anonyme d'ailleurs.

En tout cas, l'acceptation de la nouvelle messe par les instituts *Ecclesia Dei* prend

¹ — *Itinéraires* 243, mai 1980, p. 75 sq.

² — *Un temps pour se taire et un temps pour parler. Réponse au R.P. Dom Gérard*. Fascicule de *Foris dans la foi* paru en février 1980. (Cette plaquette anonyme fut rédigée par O. de Blignères qui avait pourtant été recueilli pendant plusieurs mois à Bédoin, chez Dom Gérard grâce à qui il avait obtenu d'être ordonné par Mgr Lefebvre.)

forme et s'accroît de mois en mois. Le principe de l'assistance active et de la communion à cette messe – attitude que refusait catégoriquement Mgr Lefebvre –, est désormais admis par tous, et les plus téméraires pratiquent déjà la concélébration occasionnelle. « Quand on ne vit plus comme on pense, on finit par penser comme on vit », a dit Paul Bourget.



LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !